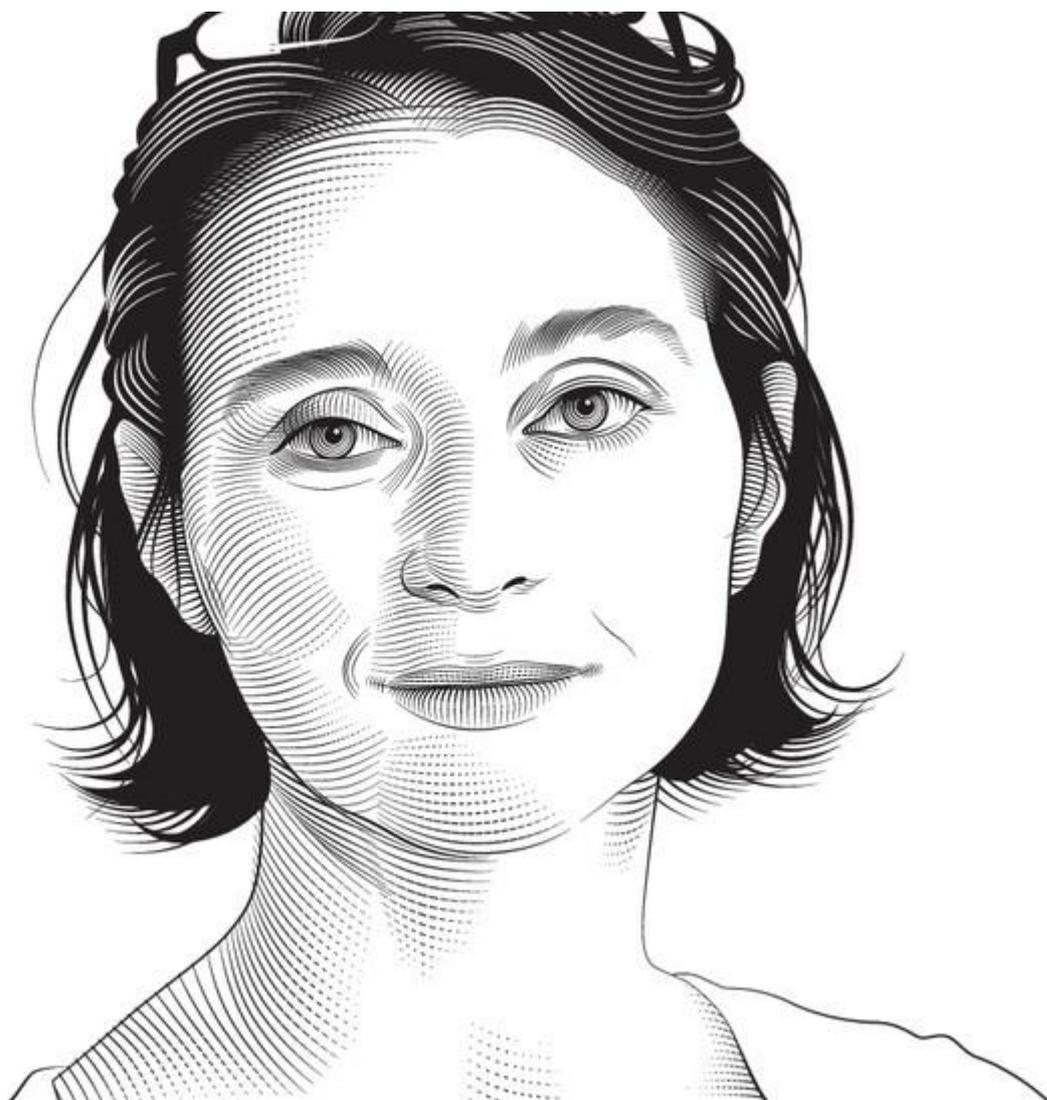


Chronique

Elections au pays du pape

- Christiane Rancé, le 31/10/2019 La Croix



Dimanche, les élections ont ramené au pouvoir Cristina Kirchner. Celle qu'on croyait à jamais exclue du champ politique argentin, tant les mises en examen et les charges de corruption l'accablent, a réussi la prouesse de revenir à la Casa Rosada dans l'ombre de son ancien chef du gouvernement.

Certes, elle s'est glissée là à la faveur d'une crise économique et sociale qu'on aimerait dire sans précédent s'il n'y avait eu, après beaucoup d'autres, le krach de 2001 qui vit la

banqueroute d'un pays tout entier. Les émeutes, le gel des avoirs bancaires, le troc et le patagon, cette fausse monnaie officielle imprimée pour payer ce qu'on pouvait encore trouver sur les marchés désertés, la faim et les violences hantent encore les mémoires. Je me souviens des blindages aux portes des banques, des concerts de casseroles devant la demeure des politiques corrompus qui exigeaient leur départ : *Que se vayan todos !* Je me souviens des queues de jeunes devant les ambassades pour revenir là d'où étaient partis leurs ancêtres.

Je me souviens aussi de l'homme providentiel qui a surgi au milieu du chaos. Je l'ai vu travailler pour que le désastre ne vire pas à la guerre civile. Au nom des Évangiles, il a remis à la même table de négociation les adversaires les plus farouches pour qu'ils privilégient l'État plutôt que leurs intérêts et leurs haines personnelles. Il a enrôlé la jeunesse dans ses *Noches de la Caridad* où je l'ai vu distribuer des soupes roboratives dans les quartiers défavorisés – mais lesquels ne l'étaient pas ? – après s'être multiplié dans la recherche de denrées alimentaires qu'il stockait dans les bureaux luxueux de l'archevêché. L'énorme mouvement compassionnel et charitable qu'il a soulevé a touché jusqu'aux *villas miserias* que l'ultralibéralisme des années Menem avait fait fleurir au pied des luxueux gratte-ciel qui poussaient à Puerto Madero, au lieu même où, cent cinquante ans plus tôt, les guerres et les crises qui ravageaient l'Europe avaient déposé des vagues de migrants italiens, russes, espagnols, polonais, et déjà, avec beaucoup d'autres, des Syriens et des Libanais.

Cet homme s'appelait Jorge Mario Bergoglio, l'archevêque de Buenos Aires qui est aujourd'hui notre pape François. Tous reconnaissent ce que le pays lui doit dans la résolution de ce marasme qu'on ne peut imaginer en France, tant nous sommes convaincus de l'indestructible puissance de notre État providentiel. À quoi Mgr Bergoglio dut-il ce succès ? À aucun *deus ex machina*, mais au réveil des consciences à quoi il a appelé toutes les strates de la société argentine, et à l'idée d'un bien commun qui est la paix et la stabilité, allié au soin du plus pauvre et du plus faible qu'il a exigé de faire passer avant toute autre ambition.

Hélas, le miracle du redressement argentin a été rapidement compromis par le mal endémique de cette nation – une défiance aiguë pour ses politiques, qui lui fait préférer les bas de laine ou les placements à l'étranger au paiement des impôts. Une contagion aussi : la

corruption des élus alimente l'humour ravageur et désabusé des Porteños mais elle est devenue un *modus vivendi* jusque dans les rouages des institutions, syndicats ou partis politiques. Et toujours, au cœur du marasme, les *peones* du campo et les *compadres* de la ville pour souffrir, quoiqu'ils vivent sous l'un des ciels les plus vastes du monde, sur l'une des terres les plus opulentes de la planète – une terre qui est devenue ma patrie de cœur depuis que je l'arpege.

Comment Cristina, la « Reine Cristina » comme le peuple l'a surnommée à ses débuts selon l'habitude argentine d'attribuer un sobriquet à chacun, avant qu'il ait connaissance de la colossale fortune volée à ses électeurs, a-t-elle pu revenir ? Certes, il y a son immunité parlementaire. Mais il y a aussi le tissu chatoyant du péronisme dont elle se drape avec le manteau d'Evita, un charisme d'homme ou de femme providentiel qu'Eva Peron a façonné à jamais dans le cœur des Argentins – et dont ils ont trouvé un lumineux avatar chez Mgr Bergoglio. Quoi qu'on pense d'elle, à sa mort, à l'âge de 33 ans, Eva Peron (1919-1952) laissait 35 hôpitaux, 450 écoles publiques, des maisons de retraite, des foyers d'entraide et des paroles de compassion inépuisables pour ceux qu'elle appelait avec respect les *descamisados* (les sans-chemise).

Aujourd'hui, livré à un État exclusivement absorbé par la chose économique, ruiné par une inflation galopante quand ses retraites et ses salaires sont restés bloqués, une majorité d'Argentins là aussi, là encore, s'est sentie abandonnée. Avec leur vote, aberrant ou non, dont nous entendons l'écho puissant, ils ont rappelé à leur « élite » que le seul devoir du prince, et qui devrait être son honneur et sa joie, est de faire la justice et le bonheur de son peuple. Mais à quel prix ?